

CHRONIQUE

DANS LES JOURNAUX

La *Minerne* est pleine de M. Fréchette et de M. Beaugrand qu'elle injurie régulièrement tous les jours.

La *Patrie* bourre ses colonnes du nom de M. Tassé et de M. Trudel sur qui elle diverse quotidiennement le baquet aux eaux sales de la rédaction.

L'*Etendard* en fait autant de son côté et traite ses deux confrères du haut en bas.

M. Fréchette est un plagiaire, un insulteur de pape.

M. Tassé est un falsificateur, un plagiaire.

M. Trudel est un grand niais, un hypocrite.

M. Beaugrand un homme de rien, mais dangereux.

Or M. le premier est un lauréat de l'académie française, le second un député, le troisième un sénateur et le quatrième le propriétaire d'un des journaux les plus importants de cette province.

A cela il faut ajouter, si l'on en croit la presse, que tous nos hommes publics sont des voleurs et forment la plus fine fleur de la canaille.

Si tout le mal que nos compatriotes disent d'eux réciproquement était vrai, à qui donc ôterions-nous notre chapeau? que deviendraient les relations entre nous? Serions-nous même digne de nous servir de domestiques les uns aux autres?

Je sais bien que dans l'ardeur de la discussion on peut perdre patience et se sentir empoigné du désir de tancer d'importance l'adversaire qui nous turlupine; Puis il y a des gens si détestables.

"A quoi bon, cependant, à quoi bon tant de haine,
Et faire tant de mal, et prendre tant de peine,

Puisque la mort viendra!

Pour aller avec tous où tous doivent descendre!

Et pour n'être après tout qu'une ombre, un peu de cendre
Sur qui l'herbe croitra!"

Hélas, avec quelle facilité, je dirais même avec quel plaisir on cherche à rabaisser un homme qui, souvent, n'a d'autre tort que de différer d'avec nous. Comme on oublie facilement que la victime de nos traits à une femme et des enfants qui ne nous ont rien fait, qui nous aiment peut-être et dont le cœur sera brisé par notre faute, parce que nous n'aurons pas voulu renoncer à la satisfaction passagère de dire une sanglante injure, une cruelle calomnie, une atroce médisance!

ENTRE NOUS.

C'était il n'y a pas bien longtemps. La douce amitié exerçait encore son bienfaisant empire au milieu de nous, dans cette cité mère de toutes les vertus et de tous les dévouements.

Deux hommes vivaient alors que les plus tendres liens avaient unis.

La fortune de l'un était celle de l'autre. Les mêmes inclinations les ramenaient souvent au même foyer où ils goûtaient les mêmes joies et les mêmes plaisirs dans le charme des plus purs épanchements. Communes étaient leurs souffrances et communs leurs bonheurs. Le sourire de l'un faisait naître le sourire sur les lèvres de l'autre; jamais l'un des deux n'avait pleuré seul, on aurait dit deux rameaux poussés sur une même branche, deux fleurs sorties d'une même tige. La vie de l'un était comme l'ombre de la vie de l'autre.

On les appelait Jean et Joseph. Et lorsque le chagrin assombrissait Joseph, Jean courait

vite l'en consoler et la douleur ainsi partagée devenait un plaisir pour ces deux sublimes âmes.

Si la misère allait de sa main cruelle frapper à la porte de l'un, l'autre l'en éloignait aussitôt en portant secours à son ami.

Joseph manquait-il d'argent, la fée charmante de l'amitié, cette douce sœur des anges, cachée sous les traits de Jean, déposait dans la main du nécessiteux, avec toute la délicatesse inhérente aux choses saintes, la somme dont il avait besoin. Un de ses nombreux papiers portant promesse de payer, était-il en souffrance dans le bureau d'un créancier peu disposé à attendre le retour de la bonne fortune vers Joseph;—l'épicier réitérait-il trop souvent ses demandes:—le boulanger qui avait déjà refusé de donner du pain, se montrait-il trop pressant;—hélas! celui qui avait conduit à sa demeure dernière une des meilleurs parts de Joseph, un de ses fils chéris, faisait-il mine de vouloir user des rigueurs de la loi—Jean était toujours là, comme une Providence, payant celui-ci, faisant prendre patience à celui-la et détournant ainsi de la tête de son autre lui-même les coups dont il était sans cesse menacé.

Et ce que Jean faisait pour Joseph celui-ci le faisait pour Jean.

Tant de bons soins et d'amitié devaient-ils finir?

Hélas, écoutez!

Un jour la fortune cessa de sourire à Jean, et la prospérité, infidèle à lui comme à bien d'autres, prit le chemin du retour.

A travers les ombres et les inquiétudes qu'en s'éloignant elle répandit sur sa vie, Jean put apercevoir le spectre hideux de la misère. Elle était encore loin, il est vrai; mais elle marche si vite, surtout quand elle se hâte vers la demeure du pauvre! Il pensa à sa femme et à ses enfants pour qui jusque là tout avait été bonheur, mais que l'avenir regardait maintenant d'un œil sombre et sévère après leur avoir si longtemps et si tendrement souri. Il se souvint alors de celui pour qui son cœur et sa bourse avaient toujours été ouverts, et il se dit: je m'adresserai à lui.

Joseph qui, malgré le triste état de ses finances, avait conservé l'estime de quelques compagnons de jeunesse devenus influents dans la politique du pays, était arrivé à la tête des affaires de sa province. Il était donc puissant et Jean croyait qu'en lui demandant un emploi qui lui permit de vivre lui et sa famille, son ami le lui refuserait pas. Ce qu'il avait espéré n'arriva pas.

Et depuis lors, sainte amitié, toi qui avais fait de ces deux êtres un seul être, qu'es-tu devenue dans leurs mains?

A quoi tiens-tu donc? Peut-on réellement dire que tu existe lorsqu'on te voit fuir si rapide, devant l'égoïsme ou le simple intérêt?

Jean jura de se venger de son ancien ami. Il inventa, suivant les uns, révéla d'après les autres l'histoire d'une transaction honteuse à laquelle Joseph moyennant considération aurait participé. O le plus noble et le plus sacré des sentiments, que de crimes on commet en ton nom! Combien peu sont dignes de marcher à l'ombre de ton égide protectrice.

Jésus disait: aimez-vous comme des frères. Vivez avec vos amis comme s'ils devaient être un jour vos plus grands ennemis, a dit un des sages de la Grèce.

N'avez d'ami que vous-même a dit un autre. Que faut-il faire? n'est-il pas triste de s'enfermer, avec ce philosophe grec, dans un profond et froid égoïsme et de croire que celui qui nous presse, amicalement la main nous attendra un quart d'heure plus tard, au détour d'un bois

pour vous plonger dans le cœur un poignard assassin?...

Voici comment un poète de la fin du seizième siècle parlait des amis d'alors.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en trouver un de bon.

AU BARREAU.

Je venais de recevoir le diplôme, qui me donne depuis près de dix ans le droit d'espérer une grande clientèle et d'immenses revenus. Brûlant du désir de faire mon début dans l'exercice de la noble profession où l'on végète si longtemps encore après avoir longtemps végété, j'attendais avec une impatience bien pardonnable à ceux qui débordent de jeunesse et d'espoir, le moment heureux où à demi enveloppé de la robe des princes de la chicane, je pourrais demander en faveur d'un client, une perle d'honnêteté, l'application des grands principes du droit sans lequel la société n'existerait pas et de la justice qui élève les nations. C'était la vacance et toutes les cours chômant, je craignais bien que la saison des fruits ne me trouvât encore avocat sans causes. La Cour des Commissaires d'une petite paroisse avoisinant Montréal vint enfin combler mes vœux en assignant un nommé Prim à comparaître devant elle pour répondre à une demande faite contre lui par un scieur de bois dont il avait engagé les services. Je devins donc l'avocat de Prim. Le lecteur voudra bien me permettre de lui dire ici que mon seul but, en racontant ce qui va suivre, est de faire voir qu'il n'est pas bon de parler latin à des gens qui ne l'entendent pas.

Le succès de ma cause était pour moi chose certaine, bien que la question ne fût pas sans difficulté. J'avais consulté les auteurs et rapporté, pour le citer celui qui paraissait le plus favorable à mes prétentions. Il s'agissait de la preuve *primâ facie*, et je terminais ma plaidoirie en disant: "Messieurs, vous avez la preuve que, *primâ facie*, le demandeur....." et j'allais terminer ma phrase lorsque le président du tribunal, m'interrompant me dit: "Si j'ai la preuve que *Prim a fait scier*, il ne m'en faut pas plus pour le condamner." Et voilà comment je perdis ma première cause.

SAN-RENATO.

L'HISTOIRE DE L'AIGUILLE

La vertu qui convient au mères de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille.

POISSARD.

Je veux aujourd'hui dire quelques mots de *l'Histoire de l'aiguille*. Je dis histoire et non roman, parce que si presque tout est fantaisie, frivolité, caprice dans l'usage de l'épingle, tout est utilité, sérieux et richesse dans l'emploi de l'aiguille.

Une coquette ne peut pas se passer de l'épingle, une paresseuse a recours à l'épingle; une ménagère, une travailleuse prend l'aiguille.

Et cependant, l'épingle a paru dans la main des femmes avant l'aiguille, par la raison toute simple qu'il a fallu courir au plus pressé: attacher la peau d'animal qui servait de ceinture ou de manteau; ce n'est que plus tard que les femmes se sont aperçues qu'il ne suffisait pas d'acheter: il fallait assembler.

L'épingle—pointe de métal, arrête, épine ou os à tête—a été le provisoire; l'aiguille—os, épine, arrête ou pointe de métal percée—a été le définitif.

Qu'il me soit permis—sans vouloir blesser si peu que ce soit les convictions romanesques de